

une manœuvre destinée à substituer le provençal au français comme langue officielle de l'Eglise catholique dans les évêchés de Digne, de Gap et d'Aix. N'y aurait-il point là, demande-t-il, une marque d'hostilité contre la langue française, regardée comme trop franc-maçonne ? Le clergé de Bretagne, du diocèse de Bayonne et de l'arrondissement d'Hazebrouck, ne s'efforce-t-il pas aussi de répandre les patois bretons, basques et flamands, aux dépens du français ? Très commode le patois, pour parler politique en chaire sans être compris des autorités civiles ! Notre confrère dénonce cette propagande comme animée d'un esprit réactionnaire, et il va jusqu'à prononcer le mot de séparatisme.

C'est être bien pessimiste. Le mal n'est sans doute pas si grand. On admettra que, dans certains cantons reculés, le curé soit réduit à parler patois pour se faire entendre de ses ouailles. Nous pourrions même citer une paroisse d'une grande ville maritime qui possède toujours un vicaire parlant breton, à l'usage des matelots originaires de la province. La première condition de l'apostolat, c'est d'avoir le don des langues : le Saint-Esprit l'avait bien vu. Il est naturel que le clergé veuille que sa prédication soit accessible aux humbles, et s'il y avait une réforme utile à opérer dans la liturgie catholique, ce serait précisément, au moyen de prônes très simples et d'homélies sans prétention, de la plus familières et plus populaires.

Il n'en est pas moins vrai que la langue française, instrument et symbole de l'unité nationale a un droit de primauté qu'il ne faudrait pas méconnaître. Recourir au patois, lorsqu'il n'y a pas moyen de faire autrement, soit ! Mais dans les régions où tout le monde comprend le français, ce ne serait assurément pas le rôle du clergé de prendre en mains la cause des dialectes déclinants. Qu'il laisse cette tâche d'ailleurs intéressante aux lettrés et aux philologues ! Que les gens de provinces continuent à parler patois dans leurs conversations privées, si ça les amuse ! Cela, c'est le luxe, c'est un divertissement légitime, dont toutefois on pourrait se passer. Mais il est nécessaire que tous les citoyens parlent d'abord la langue nationale, la langue commune, sans laquelle les enfants d'un même pays seraient les uns pour les autres des étrangers. Il doit donc être bien entendu qu'à l'école, à la mairie, à l'église, c'est le français qui règne et qui ne saurait être évincé. Le clergé catholique, malgré les sympathies félibréennes de quelques-uns de ses membres, ne contestera pas ce prin-

cipe. D'ailleurs, si le français est la langue de Voltaire, n'est-il point aussi celle de Bossuet et de Chateaubriand ?

PAROISSIEN.

ON NE PEUT DISCUTER LA-DESSUS

Un rhume obstiné ne résiste pas plus à l'action du BAUME RHUMAL que le plus petit mal de gorge.

187

LE MEILLEUR AMOUR

Entre les êtres destinés non pas au bonheur convenu, mais au réel bonheur, nous devons compter un jeune Breton nommé Guilhem Kerlis. L'on peut dire qu'il naquit sous une étoile heureuse, et que peu d'hommes, en leur amour, furent plus favorisés que lui. Cependant, comme bien simple fut son histoire !

Ce fut en 1882, à la brume d'un beau soir de septembre, qu'Yvaine et Guilhem se rencontrèrent dans la campagne de Rennes, près d'une barrière de prairie. Yvaine, fort jolie, avait seize ans ; c'était la fille unique d'une métayère près de la ville.

Ce soir-là, suivie de deux génisses et d'une demi-douzaine de brebis, tout son troupeau, elle rentrait.

Guilhem, beau gars de dix-huit ans, était le fils d'un garde-chasse du baron de Quétern : il rentrait aussi, son gibier en gibecière. Tous deux, s'étant regardés, s'étonnèrent de ne pas s'être vus plus tôt, car le bourg n'était pas à plus de deux lieues de la chaumière de garde. Autour d'eux, les champs de luzerne, les avoines fauchées, encore mêlées de fleurs, et, venues de loin, les senteurs des bois embaumaient l'air vespéral. Ils se dirent quelques paroles.

Yvaine offrit à Guilhem des bluets qu'elle avait au corsage. Guilhem lui fit présent d'une belle perdrix rouge, et l'on se sépara sur un rendez-vous que la jeune fille accorda sans hésiter, car on avait parlé mariage—et Guilhem, tout de suite, lui avait plu.

Ils se revirent le lendemain, non loin de Bois fleury, dans un sentier que l'automne parsemait